

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 36

Artikel: Question embarrassante
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191199>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tion pas autrameint galès, tote in ne coteint pas lo demi-quart d'on cotillon à giberna. Ah ! s'on poivè reveni à la moudda dè sè veti et na pas dè sè déguisâ, on s'ein tràovèrâi bin mi. Pe-tètrè bin que lè protieureu n'ariont pas atant d'ovradze et que modistes ariont mé dè lisi po s'allâ promenâ ; mâ lè mènadzo sariont dâi petits paradis ; lè pères n'ariont perein à bordenâ, et on porrai pe facilameint medzi on bocon dè tomo avoné son pan.

Y'ein arâi onco on bon bet à derè, monsu lo rédateu, et mémameint su lè z'homme assebin ; ma sarâ po on outro iadzo. Ein atteindeint, remachâ mille iadzo dè noutra pâ à ti cliâ dè per tsi no, cé bravo père que vo z'é de, et y'é l'honneu, à respet, de vo bin saluâ.

JANOT à la FANCHETTE.

Une scène de ménage.

Un cabinotier Genevois, farceur incorrigible, il est vrai, et un peu en goguette, eut un jour la singulière idée de jouer une bonne farce aux habitants de son quartier, idée qui lui fut suggérée par un grand mannequin relégué dans un coin du galetas, et ayant appartenu à une vieille tante, autrefois modiste.

C'était le lendemain de l'an ; toute la population ouvrière, tous les cabinotiers de Genève festoyaient. La femme de celui dont nous parlons se trouvant en visite chez des parents à Vevey, le moment était exceptionnellement favorable. Il prend les vêtements de celle-ci, en habille le vieux mannequin, ouvre toutes grandes les fenêtres de l'appartement, et simule une violente scène de ménage. Il discute d'abord vivement, faisant la demande et la réponse, — ce qui ne lui était pas trop difficile, car il avait un vrai talent de ventriloque ; — il bat les portes, renverse les chaises, crie à tue-tête, claques des mains pour imiter les soufflets, pousse le mannequin près de la fenêtre en lui faisant tourner le dos à la rue, et le roue de coups.

— Tiens !... flan !... flan ! en as-tu assez maintenant ?... Me ficheras-tu la paix ?...

Et flan !... les gifflles pleuvaient comme grêle, sur la grosse poupée.

Tout le quartier était en émoi ; les fenêtres étaient garnies de têtes, et un immense attroupement s'était formé dans la rue.

— C'est étonnant, disaient les uns, c'est la première fois qu'il fait un scandale pareil.

— Il va tuer cette femme, disait un autre, il faut l'arrêter.

— La police ! criait-on dans la foule toujours grossissante.

Et notre farceur de redoubler de

gifflles, tout en imitant les cris perçants d'une voix de femme.

— La police donc ! allez chercher la police !

La police n'était pas là, comme cela arrive presque toujours en pareille occurrence...

Le moment était venu cependant, pour notre tapageur, de déguerpir. Il pousse de nouveau sa victime vers la fenêtre en criant : « En bas ! il faut que tu y passes ! »

Et, prenant à bras-le-corps son épouse-mannequin, il la lance du second étage au milieu de la foule, qui s'écarte avec un frisson de terreur...

La police arrivait, mais le mystificateur s'était échappé par une porte dérobée et avait gagné Carouge, où il termina les fêtes de l'an avec quelques camarades en liesse.

Question embarrassante.

Parmi les graves questions qui ont toujours préoccupé les philosophes, une des plus redoutables est celle de l'héroïsme en amour. Jusqu'à quel point un être épris doit-il se dévouer ? Doit-il ne reculer devant aucun sacrifice, abdiquer toute indépendance, fouler aux pieds toutes les lois naturelles et sociales, risquer sa fortune, compromettre son avenir, jouer enfin sa vie, quand le second être auquel il veut plaire le lui demande en grâce.

Les uns estiment qu'un amant doit savoir régler sagement sa flamme et l'empêcher de brûler de façon qu'elle le dévore. Les autres, au contraire, prétendent qu'il faut savoir vivre et mourir pour sa bien-aimée, — dût-elle ne vous laisser qu'un croûton de pain après avoir mangé votre galette, dût-elle vous « faire périr, » pourvu que vous la sauviez !

Ces réflexions, que nous empruntons au *Voltaire*, ont été suggérées à l'un de ses spirituels écrivains, M. Auguste Germain, par l'exemple suivant, qu'il cite, et qui pose le problème. En cette occurrence, que devait faire l'amant ?...

Rueil, — patrie des blanchisseuses, — compta parmi ses 6,454 habitants, deux cœurs qui battirent l'un pour l'autre. L'un battait sous une camisole de blanchisseuse. L'autre se trouvait sous un paletot d'homme. Le premier cœur appartenait à une demoiselle nommée Eugénie, l'autre à un monsieur du prénom d'Alphonse.

Alphonse et Eugénie abritaient leurs amours dans la vapeur épaisse de la buanderie. Et Alphonse disait à Eugénie : « Je t'aime, » et Eugénie disait à Alphonse : « Moi itou, » et c'était gentil ces amours dans l'odeur

du savon, la fumée du cuvier et les émanations composites du linge...

Un matin ils en étaient là à se redire ces mille bagatelles, quand Eugénie arrêta soudain ce badinage.

— L'patron qui vient !

Alphonse dit :

— T'es sûre ?

— Pardine, et tu sais, s'il te voit ici, je suis flambée. J'ai mon compte... Ni une, ni deux, il me met à la porte.

Eugénie comprit l'interrogation que ne formula pas Alphonse, elle la lut sur ses lèvres. Le temps manquait pour le faire sortir par la porte. Il fallait le cacher. Mais où ? Dans quel coin ? Dans quel placard ?... Ah ! sauvés, mon Dieu !

— Mets-toi dans le cuvier.

La tête d'Alphonse venait à peine de disparaître dans le cuvier que celle du patron se montrait dans l'entrebaillement de la porte. Le blanchisseur entra. Il ne remarqua pas l'air effaré de sa servante, mais il s'aperçut que la provision d'eau chaude, destinée à tremper le linge, n'avait point été versée dans le cuvier.

— Comment se fait-il que cette eau ne soit pas versée ?

— Ah ! voilà, voilà, fit Eugénie.

Elle prit un seau d'eau, elle le leva vigoureusement. Le jetterait-elle ?

Avouerait-elle au contraire que son amant était dans le cuvier et qu'il allait être échaudé, si elle exécutait l'ordre de son patron ?

Elle n'eût pas d'hésitation. Elle versa le seau d'eau chaude !

Un hurlement retentit et, comme un diable sortant de sa boîte, Alphonse sauta hors du cuvier. Il n'avait pu souffrir pour sa bien-aimée.

Le même jour, Eugénie, mise à la porte de la blanchisserie, se brouilla avec Alphonse.

Avait-il eu tort ? Devait-il supporter sans rien dire le seau d'eau chaude ? Ne devait-il pas le supporter ? Toujours le problème !

S'il m'est permis de donner la solution, je dirai : Ce garçon-là n'aimait pas de toutes les forces de son âme son Eugénie. Sans cela, il eût trouvé assez d'énergie pour ne pas s'enfuir du cuvier.

Au temps des troubadours, Geofroy Rudel, ayant vu le portrait de la comtesse de Tripoli, en devint si éperdument amoureux, qu'il ne recula pas devant un voyage destiné à le mettre en présence de la comtesse. Il s'embarqua et arriva mourant à Tripoli. La comtesse, prévenue, vint le visiter et fut tellement touchée de cette marque d'amour que, l'ayant vu mourir entre ses bras, elle le fit

ensevelir dans l'église des Templiers et prit le voile de religieuse.

Voilà au moins de nobles cœurs ! Ils savaient aimer. Et par cela même ils étaient tout désintéressément. C'est pourquoi le problème me semble ainsi résolu : Quand un amant n'est épris qu'à moitié, il raisonne et ne supporte ni les souffrances, ni les angoisses. Quand un amant est vraiment épris, il endure tout, même les seaux d'eau chaude.

Alphonse n'aimait pas. Il n'a rien supporté.

Mais ce sera l'éternel remords de sa vie, car jamais ne lui sera offerte aussi belle occasion de s'entendre appeler :

« Mon petit homard chéri ! »

BOSSUE (1)

PAR OSCAR MICHON

Quinze jours environ après l'arrivée du cousin, un grand changement s'était opéré dans l'âme de Marcelle ; tantôt elle pleurait à fendre l'âme, les malheureux ne la voyaient presque plus, ou les visites qu'elle leur faisait étaient courtes ; sa toilette négligée ordinairement, quoique propre, était soignée aujourd'hui, elle portait des rubans, des robes à la dernière mode, des chapeaux coquets.

D'autres fois elle était gaie comme un pinson, riait pour rien, courait comme une folle, embrassait tous les enfants du village, les plus barbouillés étaient les plus choyés, elle faisait constater par tout le monde que son infirmité n'était pas trop apparente, surtout quand elle se tenait droite. Et lorsque le fait était dûment avéré, le salon retentissait de ses chants, elle se mettait au piano, et les quadrilles s'organisaient.

Cela dura deux mois. Julien n'était déjà plus convalescent, il parlait toujours de quitter la demeure hospitalière des cousines, mais c'étaient des paroles en l'air, puisqu'il ne semblait pas pressé de s'en aller ; ce n'était certainement pas Marcelle qui eût désiré son départ.

Son caractère était absolument étrange, tantôt elle demandait la mort à grands cris, elle trouvait qu'elle avait déjà trop vécu, elle suppliait Dieu d'abréger son martyre, la vie lui pesait.

D'autres fois, la nature lui paraissait ravissante, elle voulait vivre, vivre pour ses pauvres, pour sa famille, et... pour son cousin ; c'est que ce jour-là, M. Julien avait été aimable avec elle, mais le gentil cousin ne se pressait pas trop de demander la main de sa cousine.

Un jour que fée Carabosse était dans ses idées noires, Julien lui dit : « Voyons, bonne petite cousine, vous avez besoin de soins, vous êtes malade, le médecin ne comprend rien à votre maladie, si j'essayais de vous soigner ? Vous n'avez pas assez de distractions, je veux vous en donner, vous vous êtes dévouée pour

moi, il est juste que je vous rende la pareille ; je ferai tant et si bien que je découvrirai le mal qui vous dévore.

Marcelle avait rejeté, pour ainsi dire, cette proposition, en répondant : je suis folle !

— Alors, nous vous ferons administrer des douches, répondit le sémillant cousin.

— Va pour les douches, reprit Marcelle en riant. La conversation en resta là.

Cependant, la malade ne guérissait pas, malgré les soins de sa mère, les cajoleries de sa sœur et les bonnes paroles du jeune homme ; c'était à en perdre la tête.

Voilà qu'un jour, Julien sembla gagner la maladie de Marcelle ; il était triste et rêveur, on lui posait une question, il n'y répondait que cinq minutes après ; d'autres fois il avait les larmes plein les yeux et tout à coup il riait comme un fou, embrassait et prenait le bras de fée Carabosse, le passait sous le sien et la promenait pendant des heures entières.

Marcelle ne savait à quoi attribuer ce changement, mais elle en paraissait heureuse ; il était certain qu'elle était maintenant aimée du brillant militaire, cela lui semblait un peu singulier, mais rien n'est impossible après tout.

Sa difformité était si peu apparente, sa figure n'était pas repoussante, elle aussi était heureuse, elle aussi riait et pleurait, car elle voyait arriver le moment, où à son tour, on l'appellerait *Madame* comme les autres, ce qu'elle n'avait jamais osé espérer.

Julien faisait bien attendre sa demande, il n'osait probablement pas la présenter : pourquoi ? avait-il du respect humain ? craignait-il que ses amis ne se moquassent de lui pour avoir épousé une bossue ?

Marcelle ne pouvait pourtant pas lui dire ces choses-là, c'était à lui de parler le premier, et dans leurs promenades ils restaient tous deux fort embarrassés ; elle attendait un aveu ou cherchait un biais pour faire tomber la question sur le mariage.

Un jour enfin il finit par se décider ! Ma petite cousine, lui dit-il, j'ai une confiance à vous faire, si vous me promettez d'être bien discrète, et surtout de seconder mes projets, de ne pas vous moquer de moi et de répondre bien sincèrement à la question que je vais vous poser.

— Cousin Julien, je promets tout, dit timidement Marcelle, qui rougissait.

— C'est que la chose que je veux vous dire est très grave, et si j'allais être refusé... Vous comprenez.

— Allez toujours.

— Car il s'agit d'une demande en mariage... Vous m'aimez bien, ma petite fée Carabosse, je vous aime bien aussi, car si je suis guéri aujourd'hui c'est grâce à vos bons soins, à vous à... votre petite sœur Marguerite ; vous, surtout, vous avez été comme une sœur de charité, nous sommes cousins, j'ai rêvé d'être plus que cousin : époux et frère.

Marguerite et vous, avez besoin d'un

appui, d'un soutien, d'un homme ; enfin votre pauvre mère, si âgée, n'est pour vous qu'un mentor sans force. Croyez-vous que je sois accepté, si je me présentais.

— Mais certainement, cousin, répondit Marcelle en tremblant.

— Eh bien...

— Eh bien ?

— Si je demandais la main de Marguerite, est-ce que... Mais, qu'avez-vous ? vous êtes toute pâle !

— Marguerite ! Ah c'est Marguerite ! Je croyais... non... ah ! Marguerite, mais je ne sais... pourtant.

— Voyez, vous hésitez, je n'osais pas, je savais bien, Marguerite ne m'aime point et elle refuserait.

— Je n'ai pas dit cela, je ne sais rien, nous verrons, nous parlerons à ma mère... à ma sœur.

Marcelle était prête à défaillir ; rentrons, dit-elle, j'ai froid, je suis indisposée.

Le couple n'eut que le temps de regagner la maison ; Marcelle s'évanouit, on la porta sur un lit ; après quelques soins, elle reprit enfin ses sens.

Dès que tout le monde fut parti, elle se mit à pleurer, étouffant ses sanglots afin de ne pas attirer ceux qui venaient de la quitter.

C'est vrai, disait-elle, folle que je suis, j'ai pu croire un instant que lui si beau, lui si élégant, j'ai été assez folle pour croire qu'il pût seulement songer à m'épouser, moi bossue, moi laide à faire peur, folle ! folle ! folle ! je suis bien punie... oh ! mon Dieu, c'est trop ! je suis détestée de tous, car enfin, si l'on savait, si l'on se doutait pourtant que j'ai pensé pouvoir être aimée et demandée en mariage.

La pauvre petite oubliait en ce moment qu'elle était aimée de tous et que les enfants ne riaient jamais d'elle, comme dans sa douleur elle se plaisait à se le persuader.

Heureusement que je n'ai fait la confidence à personne, je souffrirai, mais j'étoufferais mes pleurs, et l'on ne saura rien, on ne connaîtra pas ma folie.

Marcelle savait ce que c'est que les larmes ; elle prit ou plutôt sembla prendre le dessus ; elle guérit et nul ne sut jamais ce qu'elle avait souffert.

Elle parla la première du mariage de Julien et de Marguerite, sa demande fut acceptée ; Marguerite aimait aussi.

Le sacrifice parut moins grand à Marcelle puisqu'il était fait au profit de sa sœur qu'elle chérissait par dessus tout.

Quelque temps après, le mariage était arrêté, les bans publiés et Marguerite devenait la femme de Julien.

Carabosse était toujours la bonne fée gaie et rieuse, mais pour qui l'examinait attentivement, son sourire était devenu rictus, le rictus que la mort imprime d'avance sur la bouche de ceux qu'elle embrasse.

Les deux jeunes époux voyaient le mal faire de grands progrès, ils auraient voulu la sauver, mais tous les soins n'y faisaient rien.

Cependant un fils naquit, Marcelle l'aima comme une mère, elle fit mille

(1) Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité avec la Société des Gens de Lettres.